

DÉSIR ET CROYANCE CHEZ JANET ET TARDE

Laurent FEDI

Pour Janet, « désir » et « croyance » sont des affirmations volontaires en l'absence des circonstances qui permettraient la réalisation de l'acte. La différence réside en ceci que, dans la croyance, on attend les circonstances, tandis que, dans le désir, on fait un effort pour déterminer son apparition. Cette distinction suppose déjà la réflexion. A un stade plus élémentaire, on désire ce que l'on croit et on croit ce que l'on désire. Sur ces rapports, Janet renvoie le lecteur à Gabriel Tarde et à son commentateur de l'époque, Amédée Matagrin. Selon Tarde, désir et croyance sont polarisés (charge positive ou négative), quantifiables (ils varient en intensité), et ils se conjuguent selon différentes combinaisons qu'il juge nécessaire d'étudier pour forger une nouvelle conception du syllogisme et constituer d'un côté une logique concrète, de l'autre, une téléologie, chacune ayant un versant individuel et un versant social. Tarde souligne que les croyances servent à diriger les désirs comme des faits de « suggestion », mais n'explique pas ce phénomène. Janet va plus loin grâce à sa théorie des « tendances » : le désir est l'activation partielle d'une tendance et la suggestion, une activation élevée de cette même tendance. L'étude du lien ainsi établi entre désir et croyance permet de comprendre, selon nous, comment Janet résout le problème de l'efficacité motrice des idées, lui qui considère, comme on sait, que dans de nombreux cas les idées sont des résidus d'actions inachevées. La psychologie dynamique peut être présentée comme une reprise et un dépassement des données tardiennes, car elle fournit un fondement et une cohérence à des éléments que Tarde avait coordonnés dans une doctrine « métaphysique » plus coûteuse.

Dans son exposé de l'ordre hiérarchique des tendances, Janet aborde la volonté et la croyance comme des affirmations résultant de combinaisons particulières de la parole et de l'acte. La volonté est « une affirmation dont l'exécution est immédiate » tandis que la croyance est une affirmation dont l'exécution immédiate est impossible : c'est une promesse d'action ou une « suggestion à échéance »¹. Quand commencent à apparaître les acceptations, les refus, les négations, des désirs surgissent qu'il est difficile de séparer des croyances : en bref, l'individu croit ce qu'il désire. Sur ce point précis, Janet fait allusion aux « belles études de Tarde ». En note², il renvoie le lecteur au livre d'Amédée Matagrin sur la psychologie sociale de Gabriel Tarde, paru en 1910.

Janet pouvait difficilement ignorer les théories de Tarde pour plusieurs raisons. Tarde enseigne au Collège de France de 1900 à sa mort en 1904 dans la période où

Janet succède à Ribot (il est nommé au Collège de France en 1902). Tarde y occupe une chaire de Philosophie moderne. Son parcours est original. Juge d'instruction à Sarlat, Tarde s'est fait connaître par ses théories criminologiques fondées sur les lois de l'imitation. Selon lui, on reconnaît un fait social à son caractère « imitatif ». Tous les actes importants de la vie sociale sont exécutés sous l'empire de l'exemple, qui peut venir d'un inventeur, d'un personnage renommé, ou bien d'un criminel. L'imitation se propage selon des lignes de force qui déterminent un rayonnement comparable à certains phénomènes physiques. Tarde appuie ses théories sur une loi de répétition universelle qui s'exprime par l'ondulation dans le monde physique, par la génération dans le monde vivant et par l'imitation dans le monde social. Les faits sociaux manifestent des phénomènes de répétition, d'opposition et d'adaptation. Par exemple, tout individu vivant en société manifeste une « opposition sociale élémentaire »

chaque fois qu'il hésite entre l'adoption ou le rejet d'un modèle nouveau. L'opposition elle-même n'est qu'une espèce singulière de répétition, la tension de deux forces égales qui naît d'un minimum de différence. L'identité n'est pour Tarde qu'une espèce rare de différence. Lecteur avisé de Cournot, Tarde critique Spencer et considère que l'homogène n'est jamais qu'un effet de seuil transitoire entre deux moments où règnent des différences et des singularités. Par exemple les poètes s'emparent d'abord de la langue au gré d'une fantaisie désordonnée, puis les règles de la versification s'imposent et s'uniformisent ; mais ces formes, une fois maîtrisées, accueillent des créations plus imaginatives. On ne naît pas, on devient semblable, commente Matagrín³.

Dans les années 1890, Tarde va s'opposer à Durkheim dans un conflit théorique mémorable. L'indépendance ou l'extériorité du social par rapport aux phénomènes individuels lui apparaît comme une résurgence de l'ontologie substantialiste. Tarde inverse le sens de l'explication en cherchant à montrer que les phénomènes sociaux dérivent de relations inter-individuelles. Comme le note Matagrín, « Tarde ne peut admettre ce préjugé accrédité par la chimie et la biologie, l'idée qu'une combinaison peut différer entièrement de ses éléments, que de cellules inconscientes surgit un moi, que des individualités groupées se sépare un nous, une conscience collective »⁴. Matagrín insiste sur cette dimension de la théorie de Tarde : c'est « une théorie dont les bases essentielles sont psychologiques », un système « psychosociologique », voire un « psychologisme avoué et délibéré »⁵ qui débouche sur un « psychomorphisme universel » plutôt que sur un « sociomorphisme »⁶.

Janet ne pouvait qu'être intéressé par un auteur qui se refusait à croire, selon le mot de Matagrín, que « la psychologie fût le mauvais génie de la sociologie »⁷. Toutefois ce n'est pas la théorie de l'imitation de Tarde qui séduit Janet. Au

contraire, lorsqu'il s'y réfère, c'est plutôt de manière critique. Janet cherche le point de départ des conduites d'imitation dans la confusion du corps des autres avec le corps propre. Il évoque la conduite de la mère qui confond le corps de ses petits avec son corps propre et fait pour eux ce qu'elle fait pour elle-même, et reproche alors à Tarde de se fourvoyer en plaçant l'imitation trop tôt dans la construction des conduites sociales ; bref, il n'a pas vu que l'imitation suppose certaines actions plus élémentaires. Janet forge son propre concept d'imitation en définissant celle-ci comme une sorte de réflexe de continuation. « Nous continuons l'acte commencé par autrui comme nous continuons nos propres actions »⁸.

Ce que Janet retient en revanche, c'est l'étude des rapports entre le désir et la croyance, étude qui fut publiée pour la première fois en 1880 dans la *Revue philosophique* (une revue que Janet connaissait bien), et que Tarde reprend et élargit (en y apportant quelques nuances) dans ses livres des années 1890⁹. Peut-être Janet connaissait-il ces textes de première main, mais le livre de Matagrín, par son contenu exhaustif et l'intelligence de ses interprétations, pouvait dispenser Janet après 1910 de citations littérales. Matagrín consacre un chapitre entier aux « éléments de la vie psychique » que sont le désir et la croyance. La page 77 à laquelle Janet renvoie le lecteur n'a pas été choisie au hasard ; elle contient un résumé des points les plus originaux de la thèse de Tarde. Citons ce passage : « Comme on l'a dit, la sensation n'est pas quantitative en soi, et cela peut s'exprimer sous forme syllogistique : "Toute réalité quantitative à nous connue est susceptible essentiellement de valeurs positives et négatives, d'oppositions internes" ; en effet, le volume, la vitesse, la densité, etc., qui n'ont pas de contraire, ne sont que des abstractions de quantités. "Or, la sensation, qui est une réalité ne présente pas de valeurs négatives". M. Delboeuf lui-même reproche à Fechner l'hypothèse de sensations négatives ; quant aux

contraires qualitatifs, blanc et noir, chaud et froid, pour ne citer que les seuls précis, "c'est seulement en raison de la connaissance que nous avons de ces accroissements de quantités extérieures exprimées par le blanc et le noir, par le chaud et le froid, que ces sensations nous paraissent opposées". Par conséquent, la sensation en elle-même n'est point une quantité. La croyance et le désir au contraire, comportent des oppositions : il y a toujours deux croyances opposées possibles, séparées par le "doute absolu", état neutre ou zéro de croyance, deux désirs opposés, séparés par "l'indifférence complète", qui est le zéro de désir. Les sensations s'altèrent qualitativement par leurs augmentations ou diminutions (affirmation un peu trop catégorique, semble-t-il, et présentée d'ailleurs sans démonstration effective) ; au contraire, le désir et la croyance restent invariables en changeant de degré : du doute à la certitude il n'y a qu'une différence de degré, non de nature ; mais souvent cette vérité nous échappe parce que la sensation qualitative, toujours combinée avec la croyance et le désir, en dissimule le caractère quantitatif. Cependant, Tarde se rend compte qu'il y a lieu de préciser cette idée de quantification, un peu vague jusqu'à maintenant [...] ». Avant de chercher ce qui pouvait intéresser Janet dans cet exposé, nous devons restituer dans son ensemble la psychologie, et la psychosociologie, du désir et de la croyance selon Tarde. Nous verrons ensuite quels problèmes cette théorie pouvait poser et comment Janet les résout.

1. Le jeu du désir et de la croyance selon Tarde.

Tarde avoue qu'il lui est difficile de définir le désir, mais il y a du désir dans les actes qui concourent à une même fin et qui sont comme un seul acte. « Je marche vers un puits, je fais fonctionner la pompe, j'incline le seau plein et je bois ; faire tout cela c'est également désirer boire »¹⁰. Il en va de même de la croyance quand, partant

d'une perception, je tends progressivement vers une représentation objective de la chose perçue. Tarde appelle croyance l'« adhésion de l'esprit à une idée quelconque »¹¹. Si la croyance s'attache souvent à quelque chose de lointain, à quelque chose qui n'est pas immédiatement vérifiable, il faut comprendre qu'en fait on croit à la croyance que l'on aurait immédiatement dans des conditions de vérifications idéales. Par exemple, croire que la Terre est ronde, c'est croire que j'en aurais la certitude si je pouvais me décentrer et contempler la Terre en tournant autour.

Le chien de chasse qui court dans une direction précise croit s'approcher du lièvre qu'il désire atteindre. Tarde généralise : la croyance est l'objet du désir. La certitude, qui est la croyance maximale, est toujours l'objet du désir. L'inverse n'est pas vrai : le désir n'est pas toujours l'objet de la croyance. Ainsi, le désir atteste la prééminence de la croyance. Matagrin écrit : « il est visible en effet que la croyance maximale, la certitude infinie, se manifeste à tout moment dans notre vie mentale, tandis que le désir fort et "actuel" est rare »¹². La certitude préférée sera la plus riche, celle dont découle une série de certitudes conditionnelles : la croyance en Dieu est de cet ordre. Selon Tarde, le progrès des sociétés se repère principalement à l'assurance de convictions fortes et non à l'intensité des passions. Les désirs d'un homme ou d'un peuple tendent à accroître « son double trésor de croyance proprement dite et de confiance »¹³. Le désir tend à la sécurité et à la certitude. Matagrin en conclut que pour Tarde, mieux vaut s'illusionner que poursuivre vainement un bonheur réel.

Tous les êtres vivants ont des désirs et des croyances ; l'infusoire même peut prononcer ce jugement muet « j'ai chaud »¹⁴. Le sentir est guidé par le désir et la croyance, loin que ce soit la sensation qui soit première. Jouir c'est sentir et désirer, c'est une combinaison de sensation et de désir. Savoir, c'est sentir et

croire, ou imaginer et croire. Les sentiments, eux, croisent la croyance et le désir. « Ce sont des jugements et des volontés combinés en impressions originales, en sensations supérieures et ayant pour objet les idées, les actions, les impressions d'autres personnes »¹⁵. Croyance, désir et sensation sont les éléments psychiques de base, sur lesquels la psychologie doit travailler. Le terme de « conscience » est moins clair et son usage est souvent abusif¹⁶. Le jugement et la volonté sont ainsi des combinaisons de croyance et de désir. Vouloir, c'est « se proposer de faire ce qu'on ne désire pas en général, mais en vue de ce qu'on désire »¹⁷. Par exemple je ne désire pas apprendre des déclinaisons latines, mais je me propose d'apprendre ces déclinaisons en vue de la réussite à l'examen qui est ce que je désire. Dans cet exemple, je veux apprendre mes déclinaisons parce que j'estime qu'il existe un lien de causalité entre la connaissance des déclinaisons latines et la réussite à l'examen. La volonté est donc le désir mobilisé par le jugement¹⁸ : je juge bonne la connaissance des déclinaisons, comme le musulman juge bonnes les privations de la période du Ramadan, bien que le jeûne ne soit pas une fin en soi.

La croyance et le désir sont deux quantités psychologiques. En 1880, Tarde estime que ce sont, avec leurs combinaisons réciproques, le jugement et la volonté, les seuls éléments susceptibles de plus et de moins. Il évolue après 1890 vers des affirmations plus prudentes. La critique bergsonienne de la psychophysique n'entame toutefois pas sa conviction, mais la conforte, puisque selon Tarde les sensations sont qualitatives, donc non mesurables en elles-mêmes, à la différence de la croyance et du désir qui sont des grandeurs psychiques dont l'intensité change de degré sans changer de nature. Dès 1880, Tarde dévoile l'illusion que la psychophysique entretient sur son objet : quand elle prétend mesurer des degrés de la sensation, la psychophysique applique en fait ses mesures d'une part à des

impressions plus ou moins agréables ou pénibles, c'est-à-dire à un mixte de sensation et de désir ou d'aversion, d'autre part à des degrés d'attention ; or l'attention, qui précise la sensation naissante, est « le désir d'un accroissement de la croyance actuelle »¹⁹. L'erreur de bon nombre de psychologues de l'école expérimentale est de considérer le désir et la croyance comme de simples propriétés des sensations ou des images : c'est là une conception de physiologistes, dont Tarde prend en fait le contre-pied. La croyance et le désir sont des quantités qui servent de support aux qualités sensibles.

Pour illustrer les variations d'intensité de la croyance, on peut prendre l'exemple de la reconnaissance d'un ami qu'on aperçoit de loin : nous hésitons d'abord à le reconnaître, puis nous sommes croître notre foi en la réalité de sa présence. Le désir connaît également des variations. Pour mesurer une quantité de désir, Tarde semble rechercher des grandeurs extensives, ou leur équivalent, dans les actes dépensés pour arriver à un but ; ainsi, par exemple, le désir d'une armée de vaincre l'ennemi peut se mesurer aux actes dépensés à faire l'éducation des soldats, à affermir la discipline, à perfectionner la tactique, etc. Même quand ces actes ne sont pas calculables, on voit que l'on a bien affaire à des grandeurs quantifiables.

Mais ce qui, pour Tarde, prouve éminemment le caractère quantifiable du désir et de la croyance, c'est la polarité de ces éléments psychiques, l'existence d'un pôle positif et d'un pôle négatif. Par exemple, je me réveille à l'aube dans un wagon et je regarde le paysage : je crois apercevoir une chaîne de montagnes ; puis, je me reprends et je me dis que ce sont des nuages, et à mesure que je suis de mieux en mieux réveillé, je réalise que c'est bien une chaîne de montagnes qui se dessine sous mes yeux. Les jugements d'attribution alternent et se contredisent. Le doute résulte de deux affirmations de sens contraires, comme l'indifférence est le

résultat de deux désirs contraires, qui s'annulent. Au fond de toutes les luttes humaines, il y a un « oui » et un « non »²⁰. Les effets de neutralisation permettent de mesurer des quantités qui, autrement, nous échapperaient. Soit par exemple un historien qui compulse des archives pour confronter des témoignages : s'il lui faut trois témoignages pour contrebalancer un premier témoignage qui lui semblait crédible, cela signifie que sa foi dans ce premier témoignage est trois fois plus grande que sa foi dans les témoignages opposés²¹.

L'étude du rapport entre les raisons de croire objectives et les croyances effectives ressortit au calcul des probabilités. La plupart du temps, ce rapport est influencé par le désir ou l'aversion. On s'aperçoit alors que phénomène psychique, croyance, sentiment, jugement, croît plus rapidement que les raisons objectives. Soit par exemple une ville de dix mille habitants où l'on enregistre dix cas de choléra ; si le lendemain le nombre de cas est passé à vingt, l'alarme de la population aura plus que doublé.

La logique s'est désintéressée, à tort selon Tarde, du degré des convictions et de la polarisation des croyances. Tarde réhabilite le syllogisme décrié en logique par Stuart Mill, en distinguant le syllogisme artificiel, que Mill critique de manière fondée, et le syllogisme naturel ou usuel. Par exemple : je suis ambitieux, je désire les honneurs ; or je crois que je peux devenir maire de ma commune ; donc je dois être candidat aux élections. Ou encore : je désire procurer à mes enfants la plus complète instruction possible ; or il n'y a que dans les grandes villes qu'on peut faire des études poussées ; donc je dois émigrer avec ma famille dans une grande ville. Dans les exemples précédents, on trouve à chaque fois un désir (majeure), les moyens de le réaliser (mineure), et un devoir (conclusion) ; le désir peut être plus ou moins fort, de même que la confiance dans l'efficacité des moyens, qui ressortit à la croyance. Quatre cas de figure sont *a priori*

possibles : désir faible et confiance forte, désir fort et confiance faible, désir faible et confiance faible, désir fort et confiance forte. Si l'un des facteurs varie et que la conclusion du syllogisme demeure identique, c'est que l'autre facteur a varié dans les mêmes proportions en sens inverse. Par exemple, si je suis de moins en moins convaincu que les grandes villes sont propices à de solides études, mais que je continue à vouloir déménager, c'est que mon désir de procurer à mes enfants une bonne instruction a, lui, augmenté. Tarde propose ainsi une nouvelle logique, concrète, qui tiendrait compte de la force des convictions dans les rapports conditionnels entre croyances et désirs.

La croyance et le désir sont des éléments à la fois individuels et sociaux, soumis à la contagion sociale de l'exemple, susceptibles de changer d'intensité par imitation. L'intensité d'une croyance ou d'un désir augmente quand il se répand dans l'environnement du sujet. On désire ce que l'on croit désiré autour de nous, on croit ce que l'on voit cru ou ce que l'on croit cru. « Un bouddhiste se met à voyager en pays bouddhiste ; plus il voit de gens persuadés comme lui de la vérité des incarnations de Bouddha, plus sa foi en ses dogmes se fortifie »²². C'est ainsi que l'histoire abonde en épidémies de foi : épidémies de pénitence dans l'Italie du XVe siècle, de pèlerinages dans la France du XIXe siècle, épidémies de jeu, de loterie, de spéculations boursières ; ce que nous appellerions les idéologies (Tarde donne l'exemple du hégélianisme et du darwinisme) entre dans ce schéma. L'imitation est une forme de suggestion et l'unanimité de la croyance est d'autant plus nécessaire que le caractère démontrable de cette croyance est faible. La suggestion, précise Tarde, est « une continuelle expérimentation sur la croyance et le désir »²³. Dans ses expériences, l'hypnotiseur voit croître ou diminuer, « comme un fleuve qui monte et qui s'abaisse »²⁴, la foi dans les hallucinations qu'il suggère et le désir d'accomplir les actes également suggérés.

Dans les années 1880, Tarde présente le rapport du désir et de la croyance suivant une analogie avec le temps et l'espace : il existe une science de l'espace, la géométrie, face à laquelle la chronométrie est quasi-nulle ; de manière analogue, il y a la logique, qui traite de la croyance pure, mais il n'y a pas de science spéciale du désir. Par contre, il existe une science du désir croyant ou de la volonté : l'éthique, qui est l'analogie de la mécanique dans les sciences physiques. Après 1890, Tarde affine sa classification. La psychologie et la sociologie - « qui est, pour ainsi dire, le microscope solaire de l'âme »²⁵ - se divisent en deux branches : la logique, soit individuelle, soit sociale, et la téléologie, qui peut être elle aussi individuelle ou sociale, et qui englobe dans sa dimension sociale la politique, la morale, le droit et l'économie politique. De même que la logique devenue concrète étudie les raisonnements illogiques aussi bien que ceux dont la validité est incontestable, de même la téléologie étudie l'accord des moyens aux fins mais aussi les cas de désaccords entre les fins. La logique sociale complète la logique individuelle. L'accord d'un sujet avec ses contemporains permet de fixer une croyance qui restait indéterminée faute de confiance en soi. Tarde définit ainsi la tâche de la logique : « Elle doit indiquer les changements qu'il conviendrait de faire subir à la répartition de la croyance affirmative ou négative, et de ses divers degrés, entre les termes dont se composent ces jugements, pour éviter leur contradiction et obtenir leur accord ou leur non-désaccord, c'est-à-dire pour permettre aux doses de croyances engagées dans les divers jugements de s'additionner ensemble sans soustraction ou sans déchet »²⁶. Quant à la téléologie, elle doit être une application de la logique à la vie pratique. « Elle doit dire comment il convient de distribuer le désir, soit changé de signe, de désir proprement dit devenu répulsion, ou vice versa, soit changé d'intensité, entre les divers objets des tendances et des volontés dont il s'agit, pour que la convergence des désirs

sociaux parvienne à son comble, et leur contrariété à son minimum, c'est-à-dire pour que leur somme algébrique donne la quantité la plus élevée »²⁷. Matagrín critique le caractère illusoire des protocoles avancés par Tarde pour mesurer des phénomènes qui n'ont pas « d'exposant intramental » : ce sont des réalités « nombrables » et non « mesurables »²⁸.

2. La reprise du problème par Janet et sa solution : le désir comme activation d'une tendance.

Compte tenu de la page de Matagrín qu'il mentionne, Janet a dû être sensible à la théorie de la quantification du désir et de la croyance. Pourtant, les concessions de Tarde aux psychophysiciens n'étaient pas *a priori* de nature à lui plaire : Janet reproche en effet aux psychophysiciens d'introduire la quantité en psychologie par des constructions hypothétiques au lieu d'introduire la quantité « par l'appréciation de la force du sujet et de ses variations »²⁹. On peut alors se demander quelle légitimité Janet accorde à la quantification du désir et de la croyance. C'est en fait un autre problème qui va nous conduire à la solution : celui de la suggestion.

Janet parle d'un stade « où l'on croit ce que l'on désire ou ce que l'on craint et où les croyances fondées sur des motifs aussi accidentels s'imposent avec une énergie, une ténacité que l'on ne retrouvera plus dans les croyances plus raisonnables »³⁰. De telles croyances ressemblent à des faits de suggestion³¹. Or Tarde tient lui aussi la suggestion pour responsable de la croyance et du désir. Matagrín lui reproche d'ailleurs de généraliser et de pousser à l'extrême « la confusion du normal et du pathologique »³². Il rappelle même à ce propos ce que Janet écrivait en 1889 de la suggestion, à savoir qu'elle est un phénomène surtout pathologique qui s'accompagne d'amnésie, de distraction et

de rétrécissement du champ de la conscience. Matagrín trouve que Tarde hésite, quand il s'agit d'expliquer la foi et l'obéissance, entre l'hypothèse du charme et celle de l'intimidation ; il estime plus juste sa remarque selon laquelle l'imitation vient d'une paresse naturelle. « Penser spontanément est toujours plus fatiguant que penser par autrui »³³. Janet ne démentirait pas une telle remarque, mais il donnerait raison, néanmoins, à la thèse de la suggestion. En effet, s'il y a un automatisme de la croyance, c'est bien dans les faits de suggestion qu'il faut le chercher.

Jusque là, Janet et Tarde seraient donc d'accord. Mais qu'est-ce que la suggestion pour Janet ? C'est l'« activation élevée de la tendance évoquée »³⁴. Or, tandis que pour Tarde le désir demeure un élément psychique dont l'origine est quelque peu mystérieuse, ou métaphysique (Tarde retravaille la monadologie leibnizienne et inscrit sa conception du désir dans une sorte de « spiritualisme moniste » ou monadiste³⁵), le désir n'est autre chose pour Janet qu'une tendance qui commence à s'activer. On voit que c'est finalement au niveau des tendances que la notion de force s'applique : peu importe au fond que le désir soit ou non quantifiable, puisque le désir n'est que l'activation plus ou moins forte de certaines tendances. Tarde énonce que la croyance sert à diriger le désir, mais ne l'augmente pas, ou presque jamais, tandis que le désir augmente incessamment la croyance³⁶ ; mais il n'en donne pas l'explication. La thèse de Tarde repose sur des systématisations que Matagrín n'hésite pas à lui reprocher : Tarde, dit-il, tombe dans le paradoxe à force de transformer en un jeu déductif des contributions potentiellement utiles à l'étude de la psychologie individuelle³⁷. Avec la notion de tendance, Janet dispose d'une explication de ces phénomènes : une croyance s'impose avec d'autant plus d'énergie que l'affirmation à laquelle elle correspond a une force momentanée ; cette force n'est autre que la force d'activation d'une tendance. « [...] il y a

des dispositions inégales à l'action à propos de telle ou telle expression verbale. Nous sommes disposés à considérer comme faux, à transformer en une simple idée ce que nous n'aimons pas, ce que nous ne sommes pas disposés à réaliser. Au contraire, nous croyons facilement ce que nous désirons, puisque le désir est déjà une activation partielle de la tendance [...] »³⁸.

Avec la notion de tendance, Janet peut rendre compte de la force des croyances les plus absurdes : il suffit qu'une affirmation quelconque soit accompagnée d'une tendance fortement activée et qu'aucune « réflexion » ne vienne corriger la croyance pour que celle-ci s'impose³⁹. « Un désir puissant peut accompagner une formule verbale et on croit ce que l'on désire ; l'amour du merveilleux, la tendance à l'obéissance se joignent à l'énoncé de la proposition »⁴⁰. L'hallucination peut être traitée comme un cas extrême d'affirmation non réfléchie, même si le phénomène ne se réduit pas à cette caractérisation. C'est ainsi qu'une somnambule croit qu'elle a la tête coupée et se regarde dans un miroir en regrettant d'être décapitée, jusqu'au moment où quelqu'un lui fait remarquer qu'elle doit bien avoir les yeux en place puisqu'elle peut se voir dans son miroir. Ce que révèle l'hallucination c'est la transformation des phénomènes en un être quand l'affirmation n'a pas encore atteint le stade de la réflexion. « De même qu'un fait est ce qu'on raconte, un être est ce que l'on croit »⁴¹.

Dans la poursuite des comparaisons précédentes, on mesurera l'intérêt de revenir à la notion de tendance pour comprendre comment Janet résout le problème de l'efficacité des idées. On ne peut pas dire que pour lui toute idée soit motrice au sens où l'on prétend communément que « les idées mènent le monde ». Il nous habitue au contraire à considérer qu'il n'existe que des actions et que les idées sont des résidus d'action inachevée, la forme que prend une action

stoppée. Mais on rappellera que Janet adhère, dans sa thèse de 1889, à la théorie du dynamisme idéo-moteur, puisqu'il écrivait dans la conclusion : « si l'on fait naître dans l'esprit d'une personne un phénomène psychologique quelconque, une sensation, une hallucination, une croyance, une perception simple ou complexe, on provoque infailliblement un mouvement corporel correspondant »⁴². Le dynamisme idéo-moteur était une théorie courante dans les années 1870-1880 : on la trouve chez Fouillée, dans l'école de Nancy, mais aussi chez Tarde. Ainsi Matagrín rappelle-t-il que pour Tarde « l'idée n'est nullement une action avortée ; bien au contraire, l'action n'est que la poursuite d'une idée, l'acquisition d'une foi stable »⁴³. Tarde ne pouvait guère invoquer que la suggestion à l'appui de ses explications. Avec la notion de tendance, Janet peut dire de manière fondée dans quelles circonstances une affirmation restera, selon toute probabilité expérimentale, au niveau du « langage inconsistant » (langage déconnecté de l'action et sans effet) ou entraînera au contraire une volonté agissante. Tout dépend, en somme, de la tendance à laquelle l'affirmation s'attache. Citons, pour conclure, ce passage très éclairant, qui pourrait servir de base à une autre étude : « Tantôt les tendances qui l'accompagnent [il s'agit de l'affirmation] sont faibles, mal activées, mobilisant d'une manière insuffisante leurs forces latentes, tantôt il s'agit au contraire de tendances puissantes ou de tendances excitables qui mobilisent rapidement comme la fuite de la douleur, la peur, la colère, l'amour ou simplement l'obéissance chez les dociles. Dans le premier cas les langages passent inaperçus et restent inconsistants, dans le second les langages accompagnés par ces fortes tendances sont immédiatement transformés en volontés et en croyances [...] »⁴⁴.

Bibliographie

Janet, P. (1889). *L'Automatisme psychologique*. Paris, Alcan.

Janet, P. (1919). *Les Médications psychologiques*. Paris, Alcan, 3 vols.

Janet, P. (1926-1928). *De l'angoisse à l'extase*. Paris, Alcan, 2 vols.

Janet, P. (1932). *L'amour et la Haine. Notes de cours recueillies et rédigées par M. Miron Epstein*. Paris, Maloine.

Janet, P. (2004). *Leçons au Collège de France (1895-1934)*. Paris, L'Harmattan.

Matagrín, A. (1910). *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*. Paris, Alcan.

Tarde, G. (1880). La croyance et le désir : possibilité de leur mesure. *Revue philosophique*, t. 10, pp. 150-180 et 264-283.

Tarde, G. (1895). *Essais et mélanges sociologiques*. Lyon, A. Storck.

Tarde, G. (1993). *Les lois de l'imitation*. Paris, Kimé (reprint de l'édition de 1895).

Tarde, G. (1999). *La logique sociale*. Institut Synthélabo (1^{ère} édition : 1893).

Saillot, I. (2007). La hiérarchie de Pierre Janet de la synthèse aux tendances. Critiques et actualité en psychologie cognitive et sociale. *Janetian Studies* n°2 (numéro spécial : Actes des conférences des 1^{er} et 2 juin 2007), pp.102-121.

¹ Janet, *De l'angoisse à l'extase*, Paris, Alcan, 1926, t. I, p. 222.

² La note se trouve dans *De l'angoisse à l'extase*, Paris, Alcan, 1928, t. II, p. 195 (note de bas de page).

³ Amédée Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, Paris, Alcan, 1910, p. 30.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁶ *Ibid.*, p. 26-27.

⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁸ Janet, *L'amour et la haine*, Paris, Maloine, 1932, p. 86.

⁹ Les articles de 1880 sont reproduits tels quels dans *Essais et mélanges sociologiques* (Lyon, A. Storck, 1895), malgré l'évolution de l'auteur, mentionnée par lui-même.

¹⁰ Tarde, *Essais et mélanges sociologiques*, Lyon, A. Storck, 1895, p. 247.

¹¹ Tarde, *La logique sociale* [1893], Synthélabo, 1999, p. 80.

¹² Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 83.

¹³ Tarde, *Essais et mélanges...*, p. 306.

¹⁴ Tarde, *Essais et mélanges...*, p. 242.

Tarde fait allusion à un passage de Delboeuf qui utilise des formules analogiques pour rendre compte en termes psychiques, et non pas seulement physiologiques, du sentir des êtres vivants (*La psychologie comme science naturelle*, Bruxelles, C. Muquardt, 1876, p. 9).

¹⁵ Tarde, *La logique sociale*, p. 408.

¹⁶ Tarde, *Essais et mélanges...*, p. 255 note. On sait que pour Janet la conscience est une complication de l'acte qui se surajoute aux actions élémentaires.

¹⁷ Tarde, *La logique sociale*, p. 143.

¹⁸ Tarde, *Essais et mélanges...*, p. 246.

¹⁹ *Ibid.*, p. 238.

²⁰ *Ibid.*, p. 272.

²¹ On laissera de côté l'usage de la statistique sociale que Tarde propose de faire et qui nous paraît peu convaincant (*Essais et mélanges...*, p. 274). Il cite les statistiques de Bertillon relatives aux mariages en Hollande. Sur 1000 garçons de 25 à 30 ans, 112 se marient chaque année, et sur 1000 veufs, 355 se remarient. Tarde croit pouvoir en conclure que le désir de mariage est environ trois fois plus grand chez les veufs. Mais c'est ne pas tenir compte de la différence de statut entre les hommes déjà mariés, qui se distinguent par certains facteurs prépondérants de la masse des célibataires, facteurs qui permettraient d'expliquer la relative facilité du mariage pour ce sous-ensemble masculin...

²² Tarde, *La logique sociale*, p. 133.

²³ *Ibid.*, p. 85-86. Thème fréquent à l'époque. Voir Jules Simon qui écrit, dans le style imagé de l'orateur : « Tout culte a

besoin d'enthousiasme, et l'enthousiasme a besoin de contagion. Les âmes s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux » (*La liberté de conscience*, Paris, Hachette, 6^e édition, 1883).

²⁴ *Ibid.*, p. 86.

²⁵ *Ibid.*, p. 88.

²⁶ *Ibid.*, p. 96.

²⁷ *Ibid.*, pp. 96-97.

²⁸ Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 86-87.

²⁹ Janet, *De l'angoisse à l'extase*, t. I, p. 205.

³⁰ *Ibid.*, p. 223-224.

³¹ *Ibid.*, p. 248.

³² Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 109.

³³ *Ibid.*, p. 122.

³⁴ Janet, *Leçons au Collège de France (1895-1934)*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 75. Il faut rappeler que les tendances sont des dispositions à agir qui peuvent être plus ou moins fortes selon les individus (la hiérarchie des tendances statistiquement attestée connaît des écarts individuels dus à la biographie de chacun). En général, les tendances élémentaires, celles permettant de réagir à un danger, par exemple, sont fortement chargées et rapidement excitables. Remarque lexicale : le mot « tendance » était employé couramment au XIX^e siècle pour distinguer les bonnes et les mauvaises tendances de l'homme. Sans attribuer à cette notion un sens moral, Janet est plus proche de cet usage courant que de l'usage bergsonien, où le mot « tendance » désigne plus spécialement « un changement de direction à l'état naissant » (*La Pensée et le mouvant*, PUF, Quadrige, p. 211).

³⁵ L'expression, ambiguë, est tirée de Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 65-66.

³⁶ Tarde, *Essais et mélanges...*, p. 298.

³⁷ Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 92.

³⁸ Janet, *Leçons au Collège de France (1895-1934)*, p. 75.

³⁹ On rappelle que Piaget s'inspire du rôle de la réflexion dans les conduites pour conceptualiser les opérations. « Selon

l'excellente formule de P. Janet, la réflexion elle-même es une discussion intérieure, une application à soi-même des conduites apprises en fonction d'autrui » (*De la pédagogie*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 150). Piaget remarque qu'au stade pré-réflexif, l'individu est incapable de mener correctement un raisonnement logique et de concevoir la réciprocité ; « l'égoïsme » infantin correspond à un tel niveau de l'intelligence, qui sera dépassé par la suite.

⁴⁰ Janet, *De l'angoisse à l'extase*, t. I, p. 248.

⁴¹ Janet, *Leçons au Collège de France (1895-1934)*, p. 74.

⁴² Janet, *L'Automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889, p. 482.

⁴³ Matagrín, *La psychologie sociale de Gabriel Tarde*, p. 74.

⁴⁴ Janet, *De l'angoisse à l'extase*, t. I, p. 223.